

Le transfert du négatif. Histoire d'une possession blanche

Jacques Press

DANS **REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE 2015/4 Vol. 79**, PAGES 1123 À 1135
ÉDITIONS PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

ISSN 0035-2942

ISBN 9782130651376

DOI 10.3917/rfp.794.1123

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2015-4-page-1123?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Le transfert du négatif

Histoire d'une possession blanche¹

Jacques PRESS*

Le faire non doit précéder le dire non – mais parfois il vient trop tard. Et le « non » doit précéder le « oui ».

Jean-Bertrand Pontalis, Non, deux fois non,
in *Perdre de vue*.

Le terme de « réaction thérapeutique négative » m'a toujours hérissé. C'est sans doute pourquoi les deux articles de J.-B. Pontalis sur ce thème m'ont si profondément marqué (Pontalis, 1988a, 1988b) : ils font partie des quelques textes qui m'ont accompagné tout au long de mon parcours et dont la relecture est une expérience à chaque fois nouvelle. Aucun auteur (à part Ferenczi et, de manière plus implicite, Winnicott) n'a su questionner de manière aussi aiguë la valeur de résistance profonde que cette notion manifeste chez les analystes, possédés par la volonté de guérir et incapables d'entendre ce qui se joue pour nombre de ces patients : un corps à corps désespéré avec un objet primaire insaisissable, incorporé plus qu'introjecté, un objet qui exclut le sujet de lui-même après avoir marqué son histoire d'une inaccessibilité sans recours. Et Pontalis de conclure : « Savons-nous encore penser le mal ? Nous représenter ce qu'est la possession ? » (Pontalis, 1988b, p. 105).

« Se représenter ce qu'est la possession », cela constituera l'axe de mon propos². Pontalis décrit une possession brûlante. Le patient (ou la patiente,

1. Première publication : « Il transfert del negativo. Storia di una possessione bianca », *Psiche*, 2/2014, p. 335-348.

* Membre formateur de la SSPsa. Dernier livre : *La Construction du sens*, Paris, Puf, 2010. Dernier article : Metapsychological and clinical issues in psychosomatics research, *Int. J. Psychoanal.*, 2015.

1. Je n'aurais pu mener cette réflexion si je n'avais eu en tête les travaux d'André Green, de son rapport de Londres à son livre sur le travail du négatif, en passant par son article sur la mère morte (Green, 1974, 1980, 1993), comme ceux de Pierre Marty sur ce qu'il nomme la « relation blanche » (Marty, 1980).

dont le cas de Fabienne, décrit dans « Non, deux fois non », fournit un bon exemple) est occupé par un corps à corps qui l'absorbe tout entier dans une aspiration tantalisante : avoir enfin, une fois au moins, accès à l'objet qui s'est toujours refusé. Comme l'auteur le remarque, ce qui est en jeu est moins « la figure de la mère réelle ou imaginaire » que « son inconnu intime qui n'est pas son désir mais ce qui l'occupe au-dedans d'elle-même et reste à jamais hors de toute prise » (*ibid.*, p. 105). Au tableau décrit par cet auteur, je voudrais ajouter deux autres cas de figure. Le premier est celui d'une possession froide : froide comme on parle d'une haine froide. Elle forme comme le revers glacé de la médaille dont je viens d'évoquer l'avers brûlant. Il n'est pas surprenant que l'une alterne avec l'autre, que la flamme se fige en glace ou à l'inverse que le dégel débouche sur un incendie incontrôlable.

LA POSSESSION BLANCHE

Il existe enfin une dernière forme de possession : une possession blanche, dont je penserai volontiers qu'elle est à la base des deux autres, que celles-ci en représentent une tentative de guérison un peu de la même façon que le fait le délire dans la psychose. Mieux vaut une haine, qu'elle soit brûlante ou glacée, que le RIEN qui caractérise la possession blanche : La mère, ou plutôt, pour reprendre les termes de Pontalis, « son inconnu intime » prend la forme d'un vide, d'une inexistence. « Je ne peux rien en dire, elle n'était pas là, un point c'est tout ». À cette absence d'objet répond en miroir une absence du sujet à lui-même : « Que voulez-vous que je vous dise de moi ? Je ne sais pas ce que je pense ni ce que je désire pour moi. » Il me paraît un peu court d'entendre ce genre de réflexion comme uniquement défensive. C'est plutôt qu'il n'y pas en soi de place assignable à ce « pour moi », que cette « non place » forme le cœur et le centre de la construction psychique de ces sujets comme elle forme aussi le cœur et le centre du jeu transfert-contre-transfert avec eux.

La terreur – le mot n'est pas trop fort – qu'ils éprouvent lorsqu'ils commencent à percevoir, souvent après des années de cure, qu'il pourrait exister sur la scène analytique quelque chose comme « une place pour moi » m'étonne à chaque fois et m'a beaucoup donné à penser. J'en suis venu à considérer que l'un des déterminants les plus redoutables de la contrainte de répétition résidait dans l'effroi devant le nouveau, cet effroi qui, dans la série *Furcht* (crainte)/*Angst* (angoisse)/*Schreck* (effroi) mise en évidence dans *Au-delà du principe de plaisir* (Freud, 1920), apparaît au pôle délié de toute représentation objectale. On le sait, la crainte est objectale, elle est crainte de quelque chose ;

l'angoisse, « dernière ligne de défense du pare-excitations », occupe une position frontière : elle signale le danger alors même que ce danger reste indéterminé. En revanche, l'effroi caractérise une situation de débordement aigu laissant le moi dans un état de « *Hilflosigkeit* », état que Freud rapportera, dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (Freud, 1926) à la situation du nouveau-né. Envisagée sous l'angle qui est le mien ici, le moteur de la contrainte de répétition ne serait pas seulement la tendance visant au niveau zéro de l'excitation, mais tout autant l'effroi – et non pas la peur ni même l'angoisse – devant un inconnu prenant l'aspect d'un gouffre sans forme ni fond, aspect dont la surdétermination mérite d'être interrogée.

Comme je viens de le dire, elle est d'abord effroi devant un nouveau sans forme, elle signe l'échec du travail de transformation de l'iniforme au cours de l'histoire de la personne. Anticipant quelque peu sur la partie clinique de ce travail et sans pouvoir m'étendre autant qu'il le faudrait sur ce point capital, je voudrais relever que cette perspective ne revêt pas qu'un intérêt théorique mais entraîne aussi des conséquences immédiates quant à notre pratique. Alors en effet, la tâche de l'analyste ne consiste pas seulement à interpréter le matériel amené par le patient, mais tout autant à montrer qu'il y a d'autres voies que celle d'une répétition d'autant plus aveugle qu'elle est sans mémoire. Me revient à l'esprit une remarque de mon maître Michel Fain : avec certains patients, il est utile de montrer que ce qu'ils présentent comme allant de soi n'est pas du tout évident, que, disait Fain, « ça donne à penser ». La remarque visait à déployer un espace fantasmatique chez des patients qui en manquaient cruellement, mais elle s'applique à la lettre aux situations que j'ai en tête – peut-être d'ailleurs ne sont-elles pas si différentes de celles dont il parlait. Du coup aussi, la question de ce que j'ai appelé la présence sensible de l'analyste devient un enjeu central (Press, 2010). En d'autres termes, il y a des moments dans certaines cures où être véritablement analyste implique de procéder *per via di porre* plutôt que *per via di levare*.

Un exemple pris d'une longue et ancienne analyse : Georges a été pendant des années un parfait analysant : régulier à ses séances, intéressé par mes remarques, réfléchissant d'une séance à l'autre. L'analyse se déroulait bien, et pourtant rien ne bougeait, en particulier dans sa vie affective marqué par une relation en huis-clos avec une amie qu'il trompait en même temps effrontément dans des aventures d'un soir ou d'une semaine. Il m'a fallu des années pour comprendre que cette « belle analyse » constituait elle aussi une sorte de huis-clos où il nous enfermait, ce qui lui offrait une sécurité de base qu'il utilisait pour agir sa pulsionnalité à l'extérieur. Une question centrale en est alors venue à occuper le devant de la scène dans sa cure. Lui qui disait ne pas savoir ce qu'il ressentait et s'il ressentait quelque chose a commencé à

s'interroger sur la nature de mon regard sur lui. Il était convaincu de manière presque délirante que je ne pouvais que le disqualifier de manière radicale, ce qui dans son cas renvoyait aussi aux aspects paternels du transfert. Mais au fil du temps, nous nous sommes rendu compte qu'il était moins terrible d'être disqualifié que de se trouver confronté à une présence aveugle, à une présence qui ne *reflète* pas : « Tu es là, mais je ne te vois pas, ou plus exactement, je ne te vois pas *vivant* », ce qui renvoyait dans son cas à l'effacement de sa mère. Et j'ai souvent été conduit à lui faire remarquer que, si ce non reflet faisait partie de son histoire, il n'était pas, dans le transfert, un fait brut : il y avait là autour quelque chose à penser, je pourrais jeter sur lui un regard qui ne soit pas forcément d'indifférence ou de rejet.

Outre que ce non reflet conduit à une extinction du sujet où la haine n'a pas sa part, ou seulement secondairement, il est interprété par le sujet naissant comme porteur d'une injonction aliénante : « Tu n'as droit à l'existence que dans la mesure où tu n'existes pas. » C'est ainsi que la non-existence devient le garant du lien à l'objet – et donc à l'analyste. Exister, c'est d'un côté mourir : la seule place imaginable, c'est celle de non-vivant qui rend l'objet entier. Mais exister c'est aussi tuer l'objet dans un lien en miroir inversé : « Tu existais parce que je n'avais pas droit à l'existence ; tu cesseras d'exister si j'existe. » Exister, c'est encore renoncer à guérir cet objet si fragile dans son inaccessibilité. Enfin, exister, c'est perdre l'objet et se perdre soi-même d'un seul coup. Essayons de démêler l'écheveau de cette complexité.

Un détour : breakdown, clivage, non advenu

Pour ce faire, il est nécessaire de faire un détour du côté de l'effondrement winniciotien (Winnicott, 1971a). Au fil du temps et à partir de ma pratique d'analyste d'adultes, j'en suis venu à la conviction que cette notion tire sa force de ce qu'elle décrit une menace inhérente à la condition humaine, une menace à laquelle tout petit d'homme se trouve exposé à des degrés divers, et qu'elle constitue par ailleurs un carrefour psychosomatique de première importance (Press, *op. cit.*). Or le breakdown me semble également être au cœur de la possession blanche qui m'occupe ici : il n'y pas de pire agonie pour le petit d'homme que ne pas être vu, pas vu vivant. Comme chaque fois que je touche à ces zones de fonctionnement – ou plutôt de non-fonctionnement –, je suis saisi d'un sentiment de trouble face aux limites et à la paradoxalité du langage verbal qui essaie d'en rendre compte. Je viens d'utiliser le terme de « fonctionnement » alors qu'il s'agit à l'évidence d'une distorsion massive. Mais cette distorsion elle-même devient la base de

l'organisation psychique et – je retombe sur le même terme – du fonctionnement de ces personnes. De même, pour décrire ce qui se joue dans ces situations, je serai tenté d'écrire en première approximation que le lien dans la non existence constitue le mémorial de l'effondrement dont l'objet a été le témoin non présent en même temps que le sujet le subissait sans en faire l'expérience. Mais on voit aussitôt combien cette formulation est problématique. Étrange mémorial, en effet, que celui qui est érigé au non souvenir de quelque chose qui n'a pas été vécu. Bien sûr, cet état de choses évoque la « mémoire amnésique » (Green, Botella & Botella) caractérisant selon ces auteurs la contrainte de répétition. Mais quelle que soit la beauté de leur formulation, elle nous éclaire peu sur les modalités de fonctionnement – ou de dysfonctionnement – la sous-tendant. Quant à l'objet, peut-il être qualifié de « témoin », fût-il non présent, alors qu'il était sans conscience – ce qui est autre chose qu'inconscient – du drame silencieux se déroulant devant lui, qu'il n'était « pas là » ?

Ce qui est sûr en tous cas, c'est que cesser de soigner l'objet, c'est se retrouver face au négatif de sa présence absente et que cet impossible et impensable face-à-face revêt une valeur non de remémoration, mais d'actualisation de la situation – ou des situations – traumatiques initiales. Tout plutôt que vivre cela, semblent nous dire ces patients, d'ailleurs souvent engagés dans des professions de soin (je ne serais pas surpris qu'il y ait des analystes parmi eux). L'une des formes que ce « tout » prend est en effet celle qui consiste à soigner les autres pour ne pas avoir à se confronter soi-même à la béance du négatif premier.

L'actualisation traumatique pourrait évoquer le retour du clivé : ce qui a été chassé par la porte revient par la fenêtre. Bien que diverses modalités de clivage du moi puissent se mettre en place dans ces situations, je ne crois néanmoins pas que ce soit le fond de l'histoire. L'enjeu, écrit en substance Winnicott dans *La Crainte de l'effondrement*, est de parvenir à se souvenir : se souvenir dans ces cas est l'équivalent dans ces cas du retour du refoulé dans la névrose. Or si le sujet ne peut se souvenir, c'est qu'il n'avait alors pas les capacités pour englober l'expérience (encore un terme discutable pour quelque chose qui n'a pas été vécu) dans le champ de son omnipotence. En d'autres termes, il s'agit d'un souvenir non constitué qui laisse une trace négative dans le moi, celle précisément de sa non constitution. On comprend la différence d'avec le clivage : le clivage est un mécanisme de défense, l'impossibilité d'englober l'expérience dans le moi est de l'ordre du non advenu, du non constitué, d'un négatif imposé de l'extérieur.

Mon hypothèse est que cette non constitution même agit à la manière d'une blessure attirant à ses bords un immense contre-investissement, celui-ci

se marquant en particulier par des modalités de lien passionnel à l'objet. Le point central est que la passion est secondaire, elle vient après : le fondement de la possession blanche, c'est la tentative sans fin de retrouver la trace de ce négatif originaire, de ce qui a fait que l'objet ne soit « pas là », qu'il ait en quelque sorte déclaré forfait – et, du point de vue du sujet adulte (mais non du sujet naissant bien incapable d'une construction aussi élaborée) –, accompli un forfait de par le vide de sa présence. Soigner l'objet à en mourir – ou/et jusqu'à ce qu'il en meure –, le haïr passionnément, se coller à lui sans laisser place à aucune forme de tiercéité comme on le voit dans certaines problématiques allergiques, c'est toujours et encore s'assurer une forme de maîtrise, fût-elle primaire. On aurait par ailleurs tort de ne voir dans cette maîtrise qu'un effort pour se venger de l'objet, pour le tenir à sa disposition et lui rendre ainsi la monnaie de sa pièce. Si cet aspect est certainement actif, il n'est pas déterminant. La haine constitue une tentative de guérison, une façon de créer – plus que de maintenir – une forme de lien, même bancale, à l'objet. Je retrouve ici la question que j'avais laissée en suspens : ce qui me paraît clair en effet, c'est que lâcher ce lien, lâcher cet objet, c'est se retrouver perdant sur tous les tableaux.

Exister, perdre, se perdre

Perdant par rapport à lui, certes objet de haine pour ses défaillances, mais surtout objet dans sa dimension inaccessible et négative. « Si je te perds, *jamais* je ne saurai ce qui a fait que tu ne m'aies pas vu, ce qui a fait que tu me refuses ton accès. » Ce n'est pas tant la valence sexuelle de l'objet, la censure de l'amante pour parler dans les termes de Fain (Fain, 1971) qui est ici en question, que la béance narcissique ouverte par le non investissement : « Comment se fait-il que tu ne m'aies pas vu, comment se fait-il que tu m'aies refusé le droit à l'existence ? » On est bien dans le registre de l'être et non seulement dans celui de l'avoir, même si des théories sexuelles infantiles peuvent venir secondairement tenter de donner une forme pensable à cette faille première et pour une part inguérissable, à ce *jamais*.

Mais perdant aussi par rapport à soi-même. Je rejoins ici le point de vue émis récemment par Ogden (Ogden, 2014) : s'il faut tenir l'objet, c'est parce qu'il est dépositaire de l'expérience non vécue qu'a constitué l'effondrement. À tort ou à raison, et probablement plus à tort qu'à raison, lui est attribuée non seulement une connaissance du « pourquoi » de l'effondrement, mais aussi une forme de connaissance de « l'état de choses impensable » qui, selon Winnicott, le caractérise. Plus encore : une forme d'*expérience*

de cet état. Dans cette conviction se condensent deux « pensées » contradictoires : « il/elle était là, comment est-il possible qu'il/elle n'ait rien vu ? », et : « Il/elle était là, donc il/elle sait, il/elle a vécu ce qui s'est passé. » Mais il faut ajouter un autre élément à la réflexion d'Ogden : si l'on se retrouve perdant, c'est aussi qu'on perd la haine en tant que forme de lien à l'objet (on ne s'étonnera pas que certains de ces patients trouvent une issue du côté de la perversion, « forme érotique de la haine », selon Stoller). Et perdre la haine, c'est, *in fine* tomber dans le gouffre de l'effondrement initial, celui de la mort de l'objet et de la rupture de la continuité d'être. Encore une fois : la haine vient ensuite.

Repensons ici à la façon dont Georges s'accrochait à la conviction que je le disqualifiais radicalement. Au moment où elle a commencé à vaciller, il a été saisi de panique : il perdait mon regard, je ne le verrais plus. De manière liée, il se trouvait exposé sans recours à sa pulsionalité alors qu'il n'avait pas de cadre pour la penser. À ce moment, des souvenirs du début de son adolescence ont émergé en masse : il se revoyait paniqué dans les soirées où filles et garçons se draguaient. Il ne lui restait dès lors qu'à retourner dans ses échappées érotiques, ce qu'il a d'ailleurs fait pendant l'une de mes absences à un moment crucial. Mais cette fois-ci, j'ai pu lui montrer *dans le transfert* la signification que prenait son agir. C'est véritablement à partir de là que nous avons pu mettre au travail la question d'un autre regard de moi sur lui, à partir de là aussi qu'il a pu commencer à éprouver des affects lui appartenant et qu'il a été conduit à me dire : « Les pensées seules ne servent à rien si le ressenti ne va pas avec. »

Remarquons par ailleurs qu'on débouche ici sur un paradoxe. Le « trop de haine » qui semble marquer certains de ces transferts masque souvent l'impossibilité à constituer une réaction haineuse vivante et créatrice de l'objet. On se souvient que pour Freud l'objet naît dans la haine. Winnicott apporte un complément essentiel à la description freudienne : oui, l'objet naît dans la haine, mais la haine est aussi créatrice de l'objet *pour autant que celui-ci survive*. Pour être ressenti comme réel, pour être utilisable, il faut à la fois que l'objet soit continuellement détruit dans le fantasme et qu'il manifeste sa vie et sa vitalité dans la réalité externe. Alors et alors seulement, l'enfant pourra véritablement utiliser l'objet et l'aimer vraiment (Winnicott, 1971b [1975]). Le « trop de haine » dont je parle ici constituerait une tentative toujours renouvelée et toujours échouant de parvenir à une haine véritable, une haine qui rende l'objet réel et utilisable.

Par un autre paradoxe, cette partie non vécue, non existante, de l'histoire de la personne en vient petit à petit à devenir le lieu et l'origine de sa créativité volée et pourtant potentielle. Le non existant et le vivant ne

sont pas à considérer comme exclusifs l'un de l'autre, bien au contraire, ils sont au même endroit, ils puissent à la même source. Cette situation pourrait encore une fois évoquer le clivage du moi (deux trains de pensée incompatibles coexistant à l'intérieur du moi), mais renvoie à mon sens à autre chose, à quelque chose qui pourrait se rapprocher de ce que José Bleger décrit comme le noyau ambigu au cœur de tout être humain. Ou à la description par Winnicott du premier mouvement amour/haine comme « *ruthless love* » dans lequel les deux composantes ne sont pas encore différenciées. Ou encore à la métaphore admirable à laquelle recourt le même Winnicott dans *La Crainte de la folie* (Winnicott, 1965), article dont on pourrait dire qu'il est le frère de *La Crainte de l'effondrement*.

Cette métaphore, c'est celle d'un bulbe de jacinthe. « J'ai pensé : il y a un parfum merveilleux enfermé dans ce bulbe ; je savais bien sûr qu'il n'y pas un endroit du bulbe où est enfermé un tel parfum.... Néanmoins, il y a dans le bulbe un potentiel qui éventuellement deviendra le parfum caractéristique à mesure que s'ouvre la fleur » (Winnicott, 1965 [2000], p. 227-228). En l'occurrence, la métaphore est tout sauf idyllique puisque le parfum en question est celui de la folie qui n'a jamais pu être éprouvée. Ce qui m'importe ici, c'est de suivre Winnicott au plus près : cette folie jamais éprouvée est aussi ce qui pourra donner quelque chose de comparable au parfum de la jacinthe... à la condition, non explicitée par Winnicott mais implicite dans son texte, de trouver un jardinier capable d'en prendre soin et de l'arroser. Cette métaphore nous permet de saisir sur le vif ce qui rend cette partie manquante de l'expérience aussi vitalement importante et compulsivement recherchée par certains patients. « Partout où ça fait mal, c'est moi », écrit Zorn cité par Pontalis (*op. cit.*, p. 95). C'est aussi, me semble-t-il, que « partout où ça fait mal » renvoie à ce non éprouvé fondateur, où se condensent vie non reconnue et mort trop sûrement advenue, non existence et refus de mourir, potentialité pulsionnelle trop certainement écrasée et néanmoins inchoativement active.

C'est à ce point aussi que nos catégories mentales habituelles vacillent. Les contraires ne sont plus exclusifs l'un de l'autre, le tiers exclu cher à la pensée occidentale ne fonctionne plus, sans qu'encore une fois il s'agisse de clivage. Et s'il y a quelque chose de cet ordre – et je crois que c'est effectivement le cas –, il nous faudrait repenser la métapsychologie. Clivage, refoulement sont certes des mécanismes reconnus et à l'œuvre chez tout un chacun. Mais il importe aussi de suivre des potentialités génératives et transformationnelles ne suivant pas nos catégories cartésiennes de pensée. Pour le dire autrement : il resterait à penser une articulation dialectique entre mouvements en attente – ou en jachère – de transformation psychique et mécanismes de défense tels qu'ils sont classiquement décrits.

ENJEUX CLINIQUES

Quoi qu'il en soit, s'approcher autant que faire se peut de cette folie jamais vécue, de ce que Winnicott appelle dans l'article précédemment cité l'état X « absolument personnel » (*ibid.*, p. 228), pouvoir en éprouver avec notre patient le parfum, devenir le jardinier qui prendra soin du bulbe de jacinthe jusqu'à son éclosion : n'est-ce pas une définition de notre activité qui en vaut bien une autre ? Seulement, c'est une histoire de longue haleine, engageant les deux partenaires pour une issue jamais assurée. Un terme que Joyce McDougall employait fréquemment me paraît décrire la situation au plus près : c'est un voyage, un voyage à deux loin des chemins tracés, bref une véritable aventure dans laquelle on ne se lancera pas si l'on n'a pas un certain goût du risque, si l'on n'a pas surtout bien accrochée au fond de soi la conviction qu'André Green a magnifiquement exprimée en une phrase pour moi décisive : notre seul échec, c'est de ne pas parvenir à permettre à notre patient d'entrer en contact avec sa réalité psychique.

Une chose est sûre, qui renvoie à la citation placée en exergue de cet article : pour sortir de ce type de situations, le « dire » ne suffit pas. Lorsque le « faire » « vient trop tard », il devient aussi compulsivement recherché : lui seul a valeur d'épreuve de réalité. « Si ma mère pouvait me dire des mots du style : “oui mon amour” ou “bien sûr ma chérie”, des mots qui disent l'amour et qui pourtant étaient vides, blancs, croyez-vous que je vais être assez naïf (ou naïve) pour croire les mots que vous dites, vous qui de plus êtes payé pour les dire ? » Que répondre à cela ? Sur le plan théorique, c'est relativement aisé : « bien sûr », il n'y a pas de oui qui vaille si le non n'est pas possible. L'objet naît dans la haine, et le premier « faire non » n'est-il pas le « je veux le cracher » décrit dans *La Négation* (Freud, 1925) ? C'est de la bonne théorie, freudienne en l'occurrence... « Bien sûr » aussi, le « faire non » accompagne la destruction fantasmatique de l'objet qui, comme je l'ai rappelé précédemment, donne à celui-ci sa valeur de réalité pour autant qu'il survive. C'est aussi de la bonne théorie, winicottienne cette fois. Mais ces « bien sûr » risquent fort de résonner comme un « bien sûr ma chérie » : encore des mots d'analyste professionnel, encore des mots vides.

Si bien qu'après un nombre respectable d'années de pratique, je me sens toujours aussi démuni et comme pris en faute face à ce genre de questions. Toutefois, ce qui m'a permis de tenir et que je cherche à communiquer, c'est une conviction progressivement acquise, une conviction qui par moments m'est apparue presque délirante et pourtant nécessaire. Si ces personnes (je n'aime pas le mot « patient », surtout dans ce type de situations : il y aurait le patient d'un côté qui vient demander de l'aide, et, de l'autre l'analyste, le

spécialiste qui « sait ») sont venues et sont restées, c'est que, même à travers les formes les plus ancrées de contrainte de répétition, il y avait une lueur d'espoir, un espoir à déployer.

D'un côté, si « le faire non doit précéder le dire non », cela implique à l'évidence que dans la cure aussi, cela se passera de cette façon. L'espoir serait alors que l'analyste soit capable d'entendre ce « faire non » pour ce qu'il est : la tentative de constituer un véritable non, un non structurant qui permettra éventuellement de passer au « dire non » et ensuite, mais ensuite seulement, à un « dire oui » qui ne soit pas de soumission. En d'autres termes et si on ose s'exprimer ainsi, le négatif manifeste – ce que nous avons l'habitude d'appeler « transfert négatif », « destructivité », « action de la pulsion de mort » et j'en passe – serait d'autant plus actif qu'il exprimerait une impossibilité à constituer une négation première : « j'aimerais mieux pas », pour parler comme Bartleby, l'antihéros de Melville, parce que je ne sais pas dire oui. Et je ne sais pas – et ne peux pas – dire oui parce que je n'ai jamais appris à faire non, ce qui m'aurait ensuite permis de dire un vrai non. Sur ce versant, l'espoir, ce serait : « Apprenez-moi le non pour que je puisse enfin connaître le oui. »

La tâche paraît alors bien définie et on pourrait penser en rester là. On passerait alors tragiquement à côté de l'essentiel. Car cet espoir est pris dans un paradoxe qui le rend en même temps prisonnier. Certes, d'un côté, l'analyste est devenu pour le meilleur et pour le pire dépositaire de cette part de l'histoire qui a eu lieu mais qui n'a pas été vécue, de quelque chose qui n'a pas d'existence – pas eu droit à l'existence – quelque chose qui est à la fois compulsivement recherché et fui dans la plus grande terreur, quelque chose qui conditionne une part essentielle de la vie de ces sujets. Mais de l'autre, il lui est demandé de dire un : « soyez vivants », qui a toutes les chances de résonner comme : « soyez spontanés ». Il m'a fallu beaucoup de temps pour saisir l'ampleur de la difficulté sous-jacente à cette impasse : si ces personnes restent si fortement accrochés au « soyez spontanés », c'est que libérer l'espoir et être vu vivant, c'est automatiquement être vu vivant dans l'état de détresse scotomisé par l'objet ; c'est donc du même coup rendre réel et actuel ce qui a eu lieu sans être véritablement vécu. En d'autres termes, on ne peut libérer l'espoir sans avoir à vivre l'effondrement dans le transfert. Toute la question est dès lors : les deux partenaires sont-ils prêts à en passer par là ? C'est bien sûr une question qui se pose à l'analysant. Mais elle se pose tout autant à l'analyste, il serait plus juste de dire : c'est LA question qui nous est posée inlassablement : « Êtes-vous prêts à y aller, est-ce que je peux vraiment y croire, est-ce que vous allez tenir ? » On aurait tort d'en sous-estimer la complexité. S'y condensent en effet au moins trois aspects fondamentaux de ces problématiques.

Il y a d'abord le niveau transférentiel : l'analyste est sommé de faire la preuve qu'il n'est pas cet objet qui ne voit pas, cet objet dont le regard vide rend addictif, étant bien entendu qu'au fond il ne peut que l'être et qu'on peut lui tirer dessus sans sommation. Cette conviction prend souvent un aspect presque délirant, qui m'a semblé être le miroir de la conviction délirante de l'analyste évoquée il y a peu. Là encore il importe d'entendre le délire pour ce qu'il est : une tentative de guérison par rapport au négatif premier : « Si tu es si nul, au moins je te tiens, tu ne m'échappes pas. » La difficulté est que ce type de transfert n'est interprétable que très tardivement et que toute interprétation prématurée a des effets délétères. Le risque est celui déjà relevé par Winnicott à propos d'une interprétation faite à une patiente : « C'était juste, mais c'était six ans trop tôt. » (Winnicott, 1955, p. 252). Interpréter prématûrement ne fait d'ailleurs souvent que rajouter une couche d'incompréhension à une situation qui n'en a nul besoin. L'analyste semble dire : « C'est ta faute, tu n'as pas su t'y prendre pour contenter l'objet, et maintenant, tu ne sais de nouveau pas t'y prendre pour me combler. »

En revanche, il m'a semblé souvent utile d'essayer de comprendre à quoi renvoyait, dans l'histoire du sujet, une telle conviction, sur quelles bases elle s'était forgée, ce qui me conduit au second aspect, qu'on pourrait appeler historique. Sur ce plan, il s'agit de reconnaître et d'entendre pleinement ce que j'ai appelé, à la suite de Freud dans ses derniers travaux le noyau de vérité historique contenu dans les affirmations du patient (Freud, 1937, 1939 ; Press, *op cit.*) : le récit du patient n'est pas qu'un récit manifeste recouvrant un matériel latent, il exprime aussi quelque chose de la réalité vécue et il doit être entendu comme tel : cette négativité, ce non reflet ont bel et bien existé, ce sont les bases sur lesquelles le moi s'est organisé.

Enfin, j'aimerais insister particulièrement sur le troisième aspect contenu dans le questionnement de ces patients, celui qui concerne les défaillances de l'analyste. À ce point, je voudrais redire avec force que l'analyse n'est pas une expérience émotionnelle correctrice. Il est illusoire et mégalomane de penser qu'on va faire mieux que les premiers objets, qu'on va pouvoir réparer quelque chose qui n'a pas eu lieu. Bien au contraire, les défaillances de l'histoire du patient ne peuvent que se répéter dans le transfert, ce qui me conduit à donner une interprétation personnelle de la remarque winnicottienne selon laquelle l'analyste est utilisé pour ses défaillances. Les défaillances de l'analyste sont importantes parce qu'elles manifestent que l'analyste est une personne vivante, réelle, qu'il n'est pas une machine à analyser, qu'il est pour reprendre la formulation célèbre « *good enough* » : passable, ni Dieu ni Diable, mais néanmoins animé d'une véritable préoccupation pour son patient ; un objet aussi qu'on peut haïr, qui supporte cette haine et qu'il est dès lors possible d'aimer : bref, un objet qui survit et qu'on peut donc utiliser.

Or dans ces traitements qui le mettent si vivement à l'épreuve, l'analyste est à tout moment guetté par la tentation d'agir contre-transféro-mentalement. Et il a beau mettre le plus grand soin à ne pas y céder, l'agir se manifestera tôt ou tard aussi de son côté : il oublie de communiquer une absence, il n'entend pas son réveil le jour précisément où son patient vient le premier, ou, plus banalement, il intervient d'une manière qui, à la réflexion, lui apparaît à lui-même inadéquate. En d'autres termes, du côté de l'analyste aussi le « faire non » est venu avant le « dire non ». Ce « faire non » est à raison interprété comme tel par le patient. Ce sont des moments de crise, mais aussi des moments fructueux pour autant que l'on reconnaisse que l'on a agi et qu'on explore ensemble ce qui est venu se nicher de l'interaction transféro-contretransféro-mentale dans ce moment. Alors, l'agir devient interprétable parce que son sens dans la dynamique analytique a été partagé.

Dans ces situations, la folie non éprouvée renvoie une fois encore à une autre folie, celle de l'objet vide. Nous en étant approchés autant que faire se peut, l'ayant vécu ensemble et supporté son souffle, supporté du même coup le souffle de l'effondrement qui est son corollaire, nous pourrons alors, peut-être, prendre soin du bulbe de jacinthe jusqu'à ce qu'il éclore et que le parfum merveilleux qui en émane imprègne l'atmosphère. Bien sûr la trace de la possession blanche ne s'effacera jamais, mais au moins de ne tuera-t-elle plus tout espoir et n'empêchera-t-elle plus notre analysant de vivre, d'aimer et de travailler.

Jacques Press
62, Quai Gustave Ador
1207 Genève
jacques.press@bluewin.ch

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Fain M (1971), Prélude à la vie fantasmatique, *Revue française de psychanalyse*, t. 35, vol. 2-3, p. 291-364.
- Freud S. (1920g), Au-delà du Principe de Plaisir, *OCF-P*, XV, Paris, Puf, 1996 ; *GW*, XIII ; *SE*, XVIII.
- Freud S. (1925h), La négation, *OCF-P*, XVII, Paris, Puf, 1992 ; *GW*, XIV ; *SE*, XIX.
- Freud S. (1926d [1925]), *Inhibition, symptôme et angoisse*, *OCF-P*, XVII, Paris, Puf, 1992 ; *GW*, XIV ; *SE*, XX.
- Freud S. (1937d), Constructions dans l'analyse, *OCF-P*, XX, Paris, Puf, 2010 ; *GW*, XVI ; *SE*, XXIII.
- Freud S. (1939a), L'Homme Moïse et la religion monothéiste, *OCF-P*, XX, Paris, Puf, 2010 ; *GW*, XVI ; *SE*, XXIII.
- Green A. (1974), L'analyste, la symbolisation et l'absence, in *La Folie privée. Psychanalyse des cas-limites*, Paris, Gallimard, 1993, p. 63-102.

- Green A. (1980), La mère morte, in *Narcissisme de vie, Narcissisme de mort*, Paris, Minuit, 1983, p. 222-254.
- Green A. (1993), *Le Travail du négatif*, Paris, Gallimard.
- Ogden T. (2014), Fear of Breakdown and the Unlived Life, *Int J Psychoanal.*, 95, p. 205-223.
- Marty P. (1980), *L'Ordre psychosomatique*, Paris, Payot.
- Pontalis J.-B. (1988a), Non, deux fois non, in *Perdre de vue*, Paris, Gallimard, p. 73-100.
- Pontalis J.-B. (1988b), Ce transfert qu'on appelle négatif, in *Perdre de vue*, Paris, Gallimard, p. 101-108.
- Press J. (2010), *La Construction du sens*, Paris, Puf, « Le fil rouge ».
- Winnicott D.W. (1955), Les aspects métapsychologiques et cliniques de la régression au sein de la situation analytique, in *De la Pédiatrie à la Psychanalyse*, Paris, Payot, p. 250-267.
- Winnicott D.W. (1965), La crainte de la folie, in *La Crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Gallimard, 2000, p. 217-230.
- Winnicott D.W. (1971a), La crainte de l'effondrement, in *La Crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Gallimard, 2000.
- Winnicott D.W. (1971b), L'utilisation de l'objet, in *Jeu et Réalité*, Paris, Gallimard, 1975, p. 162-176.